

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 43

Artikel: L'ambulancière
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avaient participé à ces manœuvres qui présentaient le plus vif intérêt. Par une coïncidence curieuse, les effectifs réunis sous la direction du général Brugère étaient à peu près ceux dont disposait Napoléon en février 1814, lorsqu'il entreprit de résister à l'invasion dans la région comprise en avant de Troyes, entre l'Aube et la Seine. Les quatre corps d'armée, réunis en Champagne représentaient environ 65 000 hommes et 400 bouches à feu.

Ces grandes manœuvres sont d'une incontestable utilité. Elles seules peuvent permettre l'essai des éléments de la



M. Berteaux, ministre de la guerre, aux grandes manœuvres.

force militaire; elles seules donnent aux généraux l'occasion de commander, de prendre de l'initiative, d'agir, d'échapper aux préoccupations bureaucratiques qui, à part dix ou douze jours de grandes manœuvres, les absorbent toute l'année.

On avait vu cette fois à l'œuvre les plus éminents chefs de l'armée française : le généralissime Brugère, qui est depuis cinq ans déjà à la tête du conseil de guerre ; le général Hagron, qui a été longtemps considéré comme le successeur éventuel du généralissime ; le général Dessirier, gouverneur militaire de Paris ; tant d'autres encore, qui sont destinés à occuper les positions les plus hautes dans la hiérarchie. Les missions militaires étrangères étaient particulièrement brillantes cette année.

Le général Brugère s'est préoccupé de donner aux manœuvres le caractère d'une vraie guerre, c'est-à-dire qu'il a formellement interdit les opérations de la parade et défini plus nettement le rôle des arbitres. Pareils aux batailles de Liao-Yang et de Moukden, les engagements durèrent plusieurs jours.

Aujourd'hui, la bataille n'a plus le caractère net et simple d'autrefois. Elle a de multiples épisodes et a cessé d'être dans la « main » des chefs. Plus que jamais l'initiative individuelle doit faire merveille. Les mouvements par masse appartiennent au passé : le capitaine, le lieutenant, voire le sergent ont à faire preuve d'ingéniosité, à comprendre l'idée générale du haut commandement, et ils ne doivent plus attendre les ordres de leurs chefs immédiats. Il est évident que la victoire appartient aujourd'hui à l'armée où, du général en chef au soldat, toutes les volontés, réfléchies et ardentes à la fois, se coordonneront dans le même effort.

Le gros succès a été fait à M. Berteaux, ministre de la Guerre, qui, coiffé d'un impeccable huit-reflets, est apparu monté sur un superbe destrier. Il aurait, d'ailleurs, pu suivre les manœuvres en uniforme de capitaine d'artillerie, grade qu'il occupe dans la réserve ; mais trois galons ne peuvent suffire au grand chef de l'armée : la jaquette a plus de prestige, en la circonstance, que le dolman.

L'AMBULANCIÈRE

C'était pendant l'atroce hiver de 1870.

Sedan avait vu s'écrouler l'empereur ; Metz avait vu capituler Bazaine. Les Allemands marchaient sur Paris, semant la ruine et l'horreur sur leur passage. A quatorze siècles de distance, Attila revenait.

Les villages brûlaient ; de longues colonnes de fu-

mée montaient vers le ciel, portant au Très-Haut les malédictions et les désespoirs des hommes. Et l'ennemi avançait toujours, emmenant des otages, fusillant les habitants qui tentaient de défendre leurs foyers violés, organisant sous le nom de *contributions de guerre* et de *réquisitions* le pillage à main armée.

Après l'Alsace, la terre lorraine fut souillée de l'ignoble contact. Après la Lorraine, la Champagne. L'ennemi avançait toujours.

Les armées de l'empire avaient fondu comme la neige au soleil, pauvres et héroïques armées où l'on se battait un contre dix. A la hâte, fébrilement, sous le feu, d'autres armées se formaient. Désespérant de sauver la patrie, on voulait au moins sauver l'honneur.

Les hommes firent leur devoir. Les femmes aussi.

Ce furent les femmes dont les dévouements sublimes permirent d'établir les ambulances, les hôpitaux de campagne, les services de l'arrière où l'on évacua les blessés des grandes hécatombes. Car tout cela fonctionnait à merveille, mais sur le papier seulement, et sans le courage et l'abnégation des femmes, on frémît à la pensée de ce que seraient devenus les milliers et les milliers de blessés abandonnés sur les champs de bataille.

Des femmes de tête et de cœur se rencontrèrent partout pour remplir la divine mission de sœurs de charité volontaires. Partout où l'on disposait d'un peu de place, on instituait une ambulance. Tout château était devenu hôpital.

Dès que les premières nouvelles de nos désastres ne laissèrent plus de doute sur la possibilité d'une invasion, Mme la comtesse de Littry mit à la disposition de l'autorité militaire le château qu'elle habitait aux environs d'Epernay, dans cette vallée de la Marne qui s'ouvrait comme une grande route devant l'envahisseur. On y installa quarante lits. Il y en eut partout, dans les chambres, dans le salon, dans la salle de jeu et dans la salle de billard. Mme de Littry, secondée par ses trois domestiques femmes, deux médecins et quelques frères de la Doctrine chrétienne, se fit ambulancière. Le drapeau de Genève, l'étendard de la Croix-rouge, flotta sur le fronton : c'était comme si l'on y avait écrit en lettres rouges : « Ici l'on souffre. »

Et ils n'étaient pas seuls à y souffrir, les malheureux blessés qui y gémissaient et y mourraient. La noble femme qui leur prodigiait ses soins et ses consolations aurait eu bien besoin elle-même d'être consolée. Veuve depuis longtemps, elle n'avait qu'un fils, un grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans, dont elle était fière et qui vivait avec elle au château. Dès nos premiers revers, Jacques de Littry s'engagea dans un corps de francs-tireurs ; sa mère n'essaya pas de le retenir ; la France avait besoin de tous ses enfants. Elle lui donna sa bénédiction, et il partit.

Il ne revint jamais.

Trois semaines après son départ, un des hommes de son corps, blessé dans une de ces rencontres avec l'ennemi, où cruellement inférieurs en nombre, nous avions toujours le dessous, fut amené à l'ambulance du château. Il apportait, avec la nouvelle d'une défaite de plus, celle de la mort de Jacques de Littry, tué dans la bataille, sous ses yeux, et dont le corps n'avait pu être retrouvé, tant avait été brusque la retraite, rapide le mouvement en avant des Allemands.

La comtesse montra une force d'âme surhumaine. Elle prit le deuil, mais si elle pleura, ce fut seule, sur son prie-Dieu, devant l'image de Celui qui souffrit tant et qui comprend toutes les souffrances. Pas une

heure, pas une minute, elle ne cessa de s'occuper des blessés, de veiller jour et nuit dans la salle qui lui avait été assignée par les docteurs ; aucun des misérables étendus là ne put lire sur sa figure le profond désespoir dont son cœur maternel était envahi.

On recevait à l'ambulance tous les blessés, à quelque nation qu'ils appartinssent : Français ou Allemands y étaient également soignés ; il n'y avait plus là d'ennemis ni d'amis, mais de pauvres êtres douloureux, des fils, des frères, des pères qu'il s'agissait de panser, de veiller, de soulager, de sauver. Combien peu, hélas, on en sauvait !

C'était un dimanche soir. On avait apporté dans la journée deux artilleurs français et un soldat allemand, un Bavarois, à la carrure athlétique, à la grosse barbe rousse. Celui-là avait un coup de sabre dans l'épaule et une jambe écrasée. Il fut placé dans la salle de Mme de Littry où étaient déjà cinq autres blessés.

Le Bavarois opéré, pansé, couché, la triste veillée commença. Ah ! elle les connaissait, ces nuits, ces longues nuits passées au chevet des mourants, à la lueur de la veilleuse indécise, dans cette odeur d'hôpital qui serre les coeurs les longues nuits troublées seulement par les gémissements ou les délires !

Vers minuit, d'une petite pièce voisine, le docteur l'appela à voix basse. Il s'agissait de dresser la liste des vêtements et des objets trouvés sur chacun des blessés amenés dans la journée. On en faisait ensuite un paquet, auquel on donnait un numéro, correspondant à celui du malade. Grâce à cette formalité, on pouvait, si l'homme entrait en convalescence, lui rendre ses effets, lors de sa sortie, s'il mourait, les faire parvenir à sa famille.

Sous la dictée du médecin, la comtesse écrivait.

Ce fut le tour du Bavarois.

Après avoir détaillé les différentes pièces de l'uniforme, la gourde, la pipe, le couteau, vint la montre.

» Une montre en or, à remontoir, avec, sur la cuvette, les initiales J. L. »

La comtesse tressaillit ; la plume s'échappa de ses doigts.

— Mais c'est *sa* montre, s'écria-t-elle ! C'est la montre de mon pauvre cher enfant, docteur !

Et s'emparant de l'objet avec une vivacité irrésistible, elle l'approcha de ses lèvres et la bâisa, fervante.

— Mon pauvre Jacques, mon pauvre Jacques ! Ils t'ont tué ! Ils t'ont volé ! Oh les misérables !

C'était la première fois qu'une parole de haine sortait de sa bouche.

— Est-ce tout ?

— Oui, madame. Ah ! pardon. Veuillez écrire encore ceci : « un porte-monnaie en cuir de Russie, avec, dessus, en lettres d'argent, les initiales J. L. »

— Mais c'est le sien ! C'est celui que je lui avais donné pour sa dernière fête ! O mon Dieu, soyez béni, vous qui me rendez les chères reliques de mon fils bien-aimé !

Alors, jalousement, elle emporta les deux objets et retourna prendre sa place à la petite table où brûlait la veilleuse, dans la salle des blessés.

Oh ! qui dira le regard de l'oncle meurtrie que jeta



Ohé ! Ohé ! la soupe ! d'après le tableau de E. Ferré.

cette mère sur le lit où gisait le meurtrier de son fils ! Qui dira ce qu'il y avait de sombre horreur, de muette imprécation, dans ce regard inconsolable, inexorable !

Elle s'assit, et, après l'avoir couverte de baisers, elle ouvrit la bourse.

Elle contenait quelque menue monnaie, et deux billets de cent francs, que le nouveau propriétaire n'avait pas eu encore l'occasion d'entamer.

A ce moment, une voix rauque s'éleva du lit du Bavarois. Le malheureux en proie à une fièvre ardente, demandait à boire.

La mère désolée ne bougea pas. Souffre, souffre, malheureux qui as tué mon fils. Non, tu ne boiras pas.

Lui aussi a eu soif peut-être, sur la terre dure de gel, dans la nuit implacable, lui aussi a crié à l'aide. Et personne n'est venu à sa voix, et il est mort, mort loin de sa mère, mort sans une goutte d'eau, sans une parole amie. Non, tu ne boiras pas. Souffre, souffre, pour tout ce que mon Jacques a souffert.

Elle continua, impassible, à examiner ce que contenait le porte-monnaie.

Et dans une petite pochette du milieu, il y avait un papier plié en quatre. Elle le déplia soigneusement, et, les yeux brouillés de larmes, elle lut :

« Mon Dieu, je remets mon sort entre vos mains. Je me recommande à votre miséricorde divine. Si vous le permettez, je reviendrai auprès de ma mère adorée. Si je suis tué, c'est vers elle qu'ira ma dernière pensée. Que votre sainte volonté soit faite. Donnez-lui du courage et la force de pardonner comme je le fais moi-même. »

— Trinken, trinken, suppliait l'Allemand, en se retournant sur sa couche.

Pâle et grave, la comtesse se leva, prit le vase où se trouvait la boisson préparée pour les blessés, et, s'approchant du lit, doucement fit boire le meutrier, le voleur de son fils.

Jean BERTOT.

Les tremblements de terre en Calabre.

La Calabre a été ravagée par un tremblement de terre plus terrible encore que celui qui se produisit dans cette même région il y a vingt-deux ans, en 1883. Alors il y eut pourtant de formidables secousses qui passaient comme des vagues sur le sol, faisant pencher les arbres et tomber les maisons. Il y eut une crevasse de sept kilomètres et demi de longueur sur trente-cinq mètres de largeur et soixante-quinze mètres de profondeur. Des maisons, des hommes, des troupeaux tombèrent dans ces crevasses qui se refermaient en broyant tout en un instant.

Cette fois, ce fut plus effroyable encore. Des villes ont été détruites de fond en comble, telle la jolie cité de Milato, le village de Stefanocani qui, victime déjà du tremblement de terre de 1883, avait été réédifié depuis. Ce n'est plus qu'un amas de ruines. Des régions entières n'ont plus un seul de leurs villages debout. Les récoltes sont anéanties et les pertes matérielles dépassent toute appréciation. Mais tout cela n'est rien encore auprès du carnage accompli par le cataclysme. Dans la seule zone de Trifani, on a compté plus de six cents morts et de deux cents blessés.

Cette épouvantable catastrophe a eu le plus douloureux retentissement.

De tous côtés, des souscriptions se sont organisées en faveur des victimes. Toutes les communes d'Italie ont apporté leur part; et dès le lendemain de la catastrophe, le ministre de l'intérieur disposait déjà de 500 000 lire. Mais le plus bel exemple est venu du roi lui-même. Non content d'avoir, à la première nouvelle, envoyé cent mille lire pour les sinistrés, S. M. Victor-Emmanuel a voulu leur porter en personne des secours et des consolations.

Cette décision prise par le roi a impressionné tout le royaume; mais nulle part, l'émotion n'a été plus vive que dans la malheureuse Calabre. Le jeune souverain a visité en automobile les régions dévastées, semant sur son passage les encouragements, les paroles miséricordieuses et les fermes promesses en des temps meilleurs; et son apparition dans les provinces désolées a été pour les pauvres gens ruinés par le fléau comme un gage d'espérance.

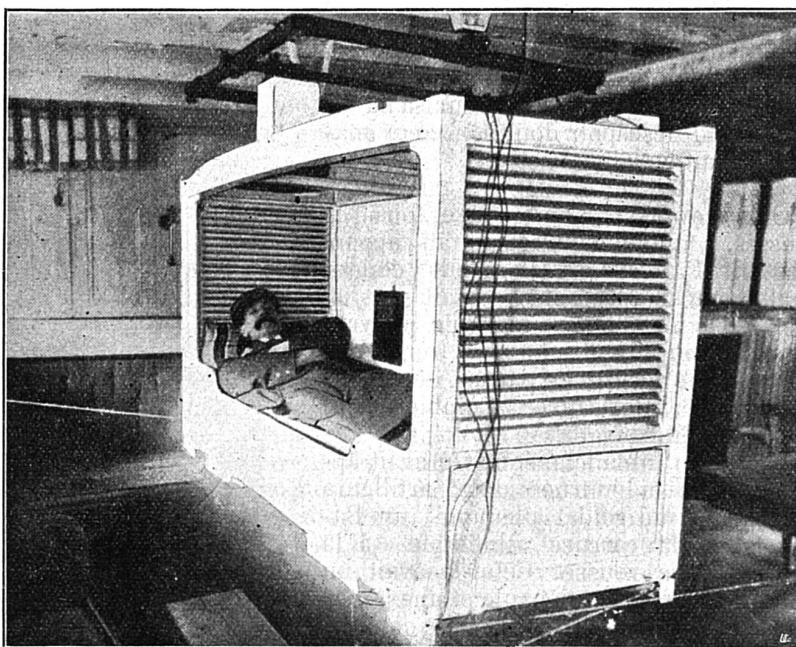
LE MONDE DES VOLEURS

La fortune d'un pickpocket. — Comment on devient voleur. — Une singulière école. — Autour du mannequin à sonnettes. — La haute et la basse pègre. — Les divers genres de vols. — Les grands voleurs et Apaches. — Le rôle de la femme. — La naïveté humaine.

Pred, „king of pickpockets” — roi des pickpockets comme il s'appelait et comme on l'appelait en Angleterre vient de mourir à Londres. Si la large aisance dans laquelle il a fini ses jours n'a été réellement faite comme on l'a dit que du produit des vols qu'il pratiqua pendant vingt ans, il est évident que ses victimes sont nombreuses. Il est vrai que ce gentleman accompli n'opéra jamais que dans la meilleure société et de préférence sur le champ de course où il dévalisa jadis le prince de Galles en personne.

Le vol à la tire dont il avait fait sa spécialité n'enrichit pas toujours autant les malfaiteurs qui le pratiquent et il en est qui y trouvent à peine leur matière, avec les mêmes risques aussi grands.

Ceux-là sont généralement des solitaires à la recherche de la poche qui baille et où la main peut s'in-



Cabine nouvellement inventée contre le mal de mer, installée sur quelques bateaux faisant le service de Douvres à Calais. La cabine restant toujours horizontale malgré le mauvais état de la mer.

troindre sans trop de peine. Ce sont les maladroits, les pégriots, comme on dit dans l'argot de voleur, et qui auraient besoin d'apprendre dans les écoles spéciales l'art complet de détrousser le passant.

Car il existe, en effet, des cours théoriques et pratiques de vol à la tire où les apprentis s'exercent sur deux mannequins chargés de grelots et suspendus par un fil au plafond. L'un est vêtu en homme et il s'agit de vider ses poches sans faire tinter aucun grelot et notamment — chose difficile — de défaire le bouton du gilet pour en sortir l'anneau et soulever la montre. L'autre est vêtu en femme dont il faut retrousser sans bruit la double jupe pour atteindre la poche.

Mais, peut-être les pégriots dont nous parlons ont ils passé l'âge où les leçons profitent, car l'apprenti voleur doit s'exercer tout enfant s'il veut devenir un tireur habile. S'il n'acquiert pas l'adresse nécessaire, il lui faudra changer de spécialité. Il commencera alors par devenir raton et sera employé à s'introduire dans les maisons grâce à sa petite taille, par les vasistas et les soupiaux et, la nuit venue, à ouvrir la porte à ses complices. Il pratiquera aussi le vol à l'étalage qui nécessite plus de jambes que d'adresse, le vol au poivrier ou le radin qui consiste à s'emparer du contenu du tiroir-caisse d'un commerçant ou d'un caissier pendant que celui-ci est occupé avec un compère.

Plus tard, s'ils échappent à la maison de correction... — ou peut-être s'ils en sortent, car il est établi que ces colonies d'éducation sont bien plus des écoles du vice que des instituts de réforme — ils deviendront suivant leurs goûts et leurs aptitudes cambrioleurs (dévaliseurs de chambres) et boucarniers (dévaliseurs de boutiques), voleurs au rendez-moi, à l'américaine, à l'esprouffe, bonnateurs, charrieurs, bonjourriers, roulotteurs, briseurs de coffres-forts, rats d'hôtel, ou voleurs au chloroforme.

Certaines de ces spécialités peuvent être cumulées, mais il n'est pas loisible généralement de les pratiquer toutes. C'est qu'en effet, la mise en train est différente et les travaux de la haute pègre sont impossibles à ceux de la basse. N'a pas qui veut les allures